

Marie-Laure ROSSI, *Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2015, 336 pages

Aurore Promonet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10982>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10982](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10982)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 474-476

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Aurore Promonet, « Marie-Laure ROSSI, *Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10982> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10982>

Dans un second chapitre, intitulé « Une société en mouvement » (pp. 85-112), Laurent Turco anime les rues, en restituant le bruit comme les inconvénients, certaines liées à l'architecture, que le jeu mentionne sans s'y attarder. L'historien montre ainsi l'intérêt d'éclairer par le recours au savoir historique la modélisation de Paris en 3D. Encombrements, dangers multiples – surtout ceux dus à la circulation –, et saleté forment la trilogie des rues de Paris peu présente dans le jeu. De même les chevaux y sont rares alors qu'au XVIII^e siècle leur nombre va croissant dans Paris, si les voitures n'y sont pas absentes, leur diversité est sacrifiée au profit de deux modèles, les tombereaux et les cabriolets (p. 93). Après les lieux parcourus par les femmes et hommes, l'auteur s'attaque aux hiérarchies sociales, regrettant au passage la logique du jeu de rôle qui ne veut connaître que bons et méchants (p. 94). La description qu'il en fait, ainsi que des codes sociaux qui en découlent, est à la fois nuancée et claire, indiquant au passage que la violence du jeu, stéréotypée, (p. 98) ne rend que très imparfaitement compte de celle latente des réalités que l'histoire appréhende. Si le jeu ne renseigne guère sur la variété des métiers et des commerces, l'assassin arpenteant d'humbles logis enregistre la pauvreté, faite de promiscuité et d'ouverture sur l'espace public (p. 106). Quant à la vêtue, l'assassin ne s'embarrasse guère de sa signification sociale ; grave erreur, il eût avec sa capuche rabattue été tout de suite suspecté (p. 108). Par bonheur, Laurent Turco est là pour expliciter ce qui, derrière l'impeccable numérisation des images, palpite. Il s'essaie même à retrouver les sons – ceux du *Ça ira*, air paradoxalement prisée par Marie-Antoinette dans sa version primitive intitulée *Le Carillon national* (p. 113) ou de *La Marseillaise* –, comme les odeurs, parfums et exhalaisons putrides mêlées (pp. 115-116), et à tenter d'explorer le monde bigarré des spécialistes de la santé, médecins et guérisseurs de tout poil (pp. 117-119) pour finir par tenter d'éclairer les nuits parisiennes du siècle des Lumières (p. 123).

Ce curieux petit livre, en tous points passionnant, allie une réflexion générale sur les diverses façons dont l'histoire se construit à l'âge numérique à un magistral et très pertinent tableau du Paris révolutionnaire. Que le prétexte à ce parcours, aussi bien écrit que scientifiquement fondé, ait été la critique, portée par des croyants naïfs à une « vérité » historique, la leur, sur les fondements historiques et idéologiques d'un jeu vidéo, montre la confiance que font les auteurs à l'histoire comme science pour se sortir des équivoques suscitées par une technologie vériste au service d'une création ludique. Comme l'écrit Laurent Turcot en guise de conclusion, « le jeu est une porte d'entrée

sur le passé. Gageons que certains joueurs auront envie d'en savoir plus [...]. Mais aussi peu nombreux soient-ils, ce sera déjà cela de gagné pour l'histoire – elle-même peuplée d'histoires aussi captivantes que celle d'un jeu vidéo, et toutes réelles ! » (p. 124).

Michel Cadé

CRESEM, université Perpignan Via Domitia, F-66860
cade@univ-perp.fr

Marie-Laure Rossi, *Écrire en régime médiatique. Marguerite Duras et Annie Ernaux. Actrices et spectatrices de la communication de masse*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Espaces littéraires, 2015, 336 pages

Dans un ouvrage issu de sa thèse de doctorat, Marie-Laure Rossi étudie les liens entre littérature et médias dans la décennie 1980, période d'intensification de la médiatisation. Le titre *Écrire en régime médiatique* met en avant l'objet premier de l'étude : l'écriture. Il interroge l'évolution de la représentation du monde, dont l'enjeu, précise son auteure, « se trouve réinvesti, au même moment, par une production littéraire qui se réapproprie ouvertement le désir d'explorer le réel et de produire une certaine compréhension du fonctionnement social » (p. 13). L'auteure indique la visée compréhensive de sa recherche : « Mettre en regard l'attitude adoptée par Marguerite Duras vis-à-vis de la communication de masse, et celle d'Annie Ernaux, peut constituer une voie d'accès pour comprendre sans les assimiler l'une à l'autre, comment les écrivains de la fin du XX^e siècle ont pris acte du poids de plus en plus important de la diffusion médiatique dans la représentation du monde contemporain » (p. 19). Sa recherche s'inscrit dans un cadre de référence composite alliant l'histoire de la communication, la sociologie et la littérature. Il est composé d'une manière académique révélatrice de son origine doctorale, avec trois chapitres de longueur égale, eux-mêmes subdivisés en trois parties soigneusement équilibrées.

Le premier chapitre « Parler des médias, parler du monde » (pp. 23-103) propose une définition de la notion de média, à la fin du XX^e siècle, comme un cadre social qui conditionne et structure les représentations du monde et du réel. Ici, comme dans l'ensemble de l'ouvrage, l'étude des écrits de Marguerite Duras et Annie Ernaux ne vaut pas seulement pour elle-même ; elle donne lieu à des synthèses plus générales sur les mutations du monde littéraire dans ce contexte de plein essor de la télévision. Marie-Laure Rossi évoque d'abord la présence des médias dans les œuvres

de Marguerite Duras et Annie Ernaux. Elle montre comment les deux auteures sont, d'une part, sous l'influence des formes usuelles de la communication de masse, et d'autre part, en lutte pour échapper ou contester le discours dominant des médias.

Sous le sous-titre « Médias et histoire littéraire » (p. 48), Marie-Laure Rossi situe les œuvres de Marguerite Duras et Annie Ernaux dans le paysage littéraire de la fin du xx^e siècle : « Chacun à sa manière, les deux auteurs étudiés peuvent faire figure de précurseurs » ; elle précise que « dès les premières évocations, les médias ont toujours été considérés par l'une et par l'autre, non pas comme source d'inspiration pour la fiction, mais comme des outils pour penser le monde dans sa dimension politique » (p. 64). Est alors mise en évidence, chez Marguerite Duras et chez Annie Ernaux, une forme nouvelle d'écriture située entre témoignage et autofiction. Le deuxième chapitre, « Voir le monde par les médias » (pp. 105-194), étudie le regard critique que portent Annie Ernaux et Marguerite Duras sur les médias. Ce chapitre propose des analyses fines des effets esthétiques de l'influence réciproque entre médias et littérature, touchant à des choix énonciatifs et formels.

Marie-Laure Rossi évoque « la polyphonie médiatique » (p. 108). Elle emprunte à Marshall McLuhan la métaphore de la mosaïque pour définir l'énonciation non linéaire, polyphonique, qui en fait la puissance. Elle énonce l'hypothèse suivante : « C'est probablement à cause de cette pluralité des discours que, pour Marguerite Duras et Annie Ernaux, écrire sur l'actualité consiste peut-être avant tout à proposer un positionnement personnel par rapport à des événements dont le sens ne semble pas émerger clairement de la diversité mise en œuvre par la forme mosaïque de la communication de masse » (p. 110). Au sein de la communication de masse, Marguerite Duras et Annie Ernaux font donc entendre un discours de contestation du discours médiatique dominant. Marie-Laure Rossi montre comment Marguerite Duras et Annie Ernaux occupent deux espaces d'écriture en tension du fait d'une hiérarchisation persistante qui voudrait que la publication dans la presse soit jugée moins digne d'attention que les livres publiés. Marie-Laure Rossi replace ce discours subversif des deux auteures étudiées dans le contexte des critiques faites aux médias d'être les instruments de la domination capitaliste. Elle cite notamment Guy Debord, Pierre Bourdieu ou encore Régis Debray pour montrer les tensions qui caractérisent les relations entre écrivains et médias, mis en concurrence quant à leurs capacités respectives à « mettre le monde en mots » (p. 139) et à

« produire une image du monde » (p. 152). Ce chapitre aborde la question de l'engagement, à réinventer en cette fin du xx^e siècle, en « régime médiatique ».

Dans les années 80, les écrivains deviennent des acteurs du monde médiatique. Le troisième chapitre, « S'exprimer dans les médias » (pp. 195-286), analyse le processus d'élaboration de l'image des écrivains dans la société, quand la mise en spectacle prévaut sur l'écrit. Cela soulève la question de l'identité de l'écrivain que façonnent les médias.

Ce chapitre aborde la question de la visibilité, concept développé par la sociologue Nathalie Heinich. Marie-Laure Rossi mobilise cette référence pour expliciter la situation paradoxale de la présence des auteurs dans les médias quand leur absence prime dans leurs écrits. Elle met en évidence la difficulté, pour l'écrivain, de maîtriser son image médiatique. On notera la proximité du titre de l'ouvrage avec celui de Nathalie Heinich, publié en 2012 : *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique* (Paris, Gallimard). Marie-Laure Rossi emprunte cette voie et l'ouvre au champ du littéraire. Elle montre que cette image médiatique ne peut plus coïncider avec l'image de l'écrivain engagé des années 1945 à 1980. Elle conclut à l'avènement d'une nouvelle forme d'engagement de l'écrivain.

Marguerite Duras et Annie Ernaux, chacune à sa façon, œuvrent « pour une autre écriture de l'actuel » (p. 264), sans pour autant faire adhérer leur publication à l'immédiateté de l'actualité. La première, écrit pour la presse, pratique « un autre journalisme » (p. 267) et la seconde, écrit dans la presse plus que pour la presse et cherche une maîtrise du temps de l'écriture ; son activité de diariste imprime à ses écrits un « tempo de l'écriture journalistique » (p. 277) : « C'est par la critique de l'amnésie permanente entretenue par les médias que l'approche de cet écrivain se constitue en une écriture de la mémoire individuelle et collective » (*ibid.*).

Marguerite Duras et Annie Ernaux adoptent des modes distincts d'intervention dans les médias. Annie Ernaux opte pour une « présence minimale » (p. 285) tandis que Marguerite Duras, au contraire, habituée des plateaux de télévision et de cinéma, se met en scène, crée sa propre figure médiatique. Toutefois, toutes deux proposent un regard distancié sur les représentations du monde que produisent les moyens de communication de masse.

Le verbe « croiser », utilisé à plusieurs reprises, témoigne de la complexité du travail de Marie-Laure Rossi. Sont croisés les regards, les discours, les

analyses, les champs théoriques, pour une meilleure compréhension de ce qu'implique « *Écrire en régime médiatique* », dans le contexte spécifique de la décennie 1980. L'ouvrage, dans son ensemble, croise l'histoire de la communication de masse et les modalités de présence des médias dans les œuvres des deux auteures, considérées comme deux témoins d'une période marquée par « un bouleversement majeur du paysage médiatique » (p. 37). Un tel croisement des regards permet de cerner une période de notre histoire contemporaine.

Cette recherche rassemble des données nombreuses et variées. La bibliographie fait état, pour chacune des deux auteures, de nombreuses œuvres littéraires, d'articles, d'entretiens, d'émissions radiophoniques, d'émissions télévisées. Les analyses menées prennent appui sur des publications critiques les concernant (monographies, articles critiques, articles de réception) et sur des ouvrages généraux de théorie littéraire, de critique littéraire et de sciences humaines. Enfin, sont citées de nombreuses œuvres littéraires et quelques ouvrages du monde de la photographie. Un tel ensemble permet d'étudier les liens entre littérature et médias, considérés dans l'œuvre de deux auteures. Il montre également la porosité des discours entre littérature et médias, certains textes, publiés dans la presse par Marguerite Duras et par Annie Ernaux, constituant « l'un des lieux de la construction de l'œuvre dans son ensemble » (p. 133). Marie-Laure Rossi augmente l'accès à l'ensemble de l'œuvre de chacune et élargit le champ des connaissances concernant ces deux auteures. Annie Ernaux, elle-même, dans l'entretien annexé à l'ouvrage, exprime son étonnement quant à la relecture que l'étude de Marie-Laure Rossi permet de son œuvre, selon l'angle de son lien avec les médias et dont elle ne soupçonnait pas la force.

La variété des données de la recherche rappelle la variété des données recueillies en critique génétique, champ de recherche en littérature auquel il est fait allusion en conclusion de l'ouvrage. Une telle approche donne à voir « le chantier de l'écriture » (expression empruntée à Annie Ernaux) et souligne l'ancrage des deux œuvres étudiées dans des contextes multiples : littéraire, social et politique. Elle propose une lecture renouvelée de l'œuvre des deux auteures. Ce travail constitue une invitation à la lecture ou à la relecture d'œuvres reconnues des deux auteures mais aussi de textes moins valorisés mais dont elle souligne le rôle déterminant, tant sur le plan littéraire que social et politique. Invitation est également offerte à lire ou relire divers auteurs cités au fil de l'étude, y compris dans la perspective sociologique d'une lecture nouvelle de la décennie 1980.

L'auteure évoque rapidement le recueil de ces abondantes données. Elle détaille peu les critères de leur sélection et explicite peu le traitement qu'elle leur a appliqué. Cette dimension méthodologique constitue un aspect du travail sur lequel le lecteur peut rester sur sa faim. Néanmoins, on peut y voir le signe d'un choix délibéré : par la réécriture de sa thèse, Marie-Laure Rossi en élargit le lectorat, au-delà de la sphère universitaire ; elle met l'accent sur ses résultats plus que sur sa conception scientifique.

On lira cet ouvrage avec d'autant plus d'intérêt que l'auteure s'implique dans cet ouvrage où se lit une détermination à défendre l'œuvre de deux femmes écrivains, et notamment l'œuvre d'Annie Ernaux, moins médiatisée que celle de Marguerite Duras. En outre, Marie-Laure Rossi défend les deux œuvres étudiées et, au-delà, la littérature féminine. Elle fait le choix, pour désigner Marguerite Duras et Annie Ernaux, des termes masculins d'auteurs et d'écrivains, au risque de perturbations dans la lecture des chaînes de substituts : « Comme mon travail sur des écrivains qui sont, par ailleurs, des femmes m'a souvent donné à constater les difficultés que rencontrent ces auteurs pour que l'on considère leurs écrits au même titre que celui des hommes, j'ai fini par penser que ce brouillage des genres est à l'image des ambivalences sociales encore très actives dans le traitement critique réservé aux femmes aujourd'hui. Accepter l'incohérence représente, pour moi, la meilleure manière de ne pas consentir à une certaine représentation de l'écriture au féminin qui tend à faire croire que les inégalités relèvent du passé » (p. 14, note de bas de page). Si là n'est pas l'objet premier de l'ouvrage, cet engagement met le discours de Marie-Laure Rossi en tension et en résonance avec les œuvres de Marguerite Duras et d'Annie Ernaux.

Aurore Promonet

Crem, université de Lorraine, F-54000
aurore.promonet-therese@univ-lorraine.fr

Technologies

Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*

Paris, A. Colin, coll. U sociologie, 2016, 352 pages

De toute évidence l'ouvrage de Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*, constitue un précieux instrument de travail pour les chercheurs qui souhaitent mener une réflexion à la fois solide, distanciée et critique sur notre monde numérique. L'importante érudition dont fait preuve l'auteur permet au lecteur de se familiariser avec une diversité d'approches (historique, philosophique, critique, pragmatique,